

Le futile préoccupant

Thérèse CHARRIER

Au hasard d'une enquête sur le vieillissement chez les femmes, Inès Rieder et Diana Voigt ont rencontré une vieille dame de 90 ans qui s'est dévoilée comme étant la jeune homosexuelle du texte de Freud ¹. Elles l'ont entendue pendant deux ans et ont écrit sa biographie sous un faux nom, pour respecter sa volonté d'anonymat : *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle* ².

Vers la fin de sa vie, Sidonie Csillag se rappelle avec délectation comment Freud a perdu son latin avec elle. Au bout de quatre mois en effet, il mit un terme à l'analyse. Il n'y a pas eu analyse avec Freud ; préoccupé par la question de l'homosexualité et ayant eu affaire à son acting out, il est passé à côté de sa douleur, à côté de sa geste courtoise, à côté de son symptôme d'aversion sexuelle et de leur nouage. Pourtant, la rencontre avec Freud a sans doute été déterminante pour la jeune homosexuelle, la rendant sensible au « futile préoccupant » dont témoignent les si précieux détails qu'elle nous délivre dans sa biographie.

Elle est née en 1900. De 17 ans à 26 ans, sa vie est sous le signe de sa relation avec la dame, la baronne Léonie, et marquée par sa rencontre avec Freud après sa première tentative de suicide à 17 ans. Elle fera deux autres tentatives de suicide à 22 et 24 ans. Tentatives de suicide ayant lieu à chaque fois que se dénoue le lien entre la relation à sa dame et sa relation de défi au père, à chaque fois qu'elle s'apprête à se trahir – à trahir son idée de la pureté de l'amour ³. Cette période est marquée aussi par sa rencontre avec Fritz, dont elle est amoureuse mais sans réciprocité, et par son projet de mariage avec Klaus.

En 1926, après la mort de Fritz, l'annulation du mariage avec Klaus et la rupture avec la dame, elle connaît une période de grande douleur. S'ouvre alors pour elle une vie vacante, sa machine à écrire l'accompagnant partout. Une vie peuplée d'expériences multiples : d'amitiés entretenues à travers lesquelles elle éprouve l'Histoire ;

Thérèse Charrier <th.charrier@wanadoo.fr>

1. S. Freud, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », dans *Névrose, psychose et perversion*.
2. I. Rieder et D. Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, Paris, EPEL, 2003.
3. T. Charrier, « Saudade ou la jeune homosexuelle », *Psychanalyse*, Toulouse, érès, n° 8, 2007.

de rencontres amoureuses (avec Vjera, son seul amour véritable partagé, avec Monique, son troisième grand amour) ; de séjours multiples à l'étranger (Europe, Amérique, Asie) initiés avec la fuite du nazisme en 1940 ; de travail, essentiellement comme gouvernante d'enfants (ce n'est qu'à 45 ans qu'elle commencera à travailler par obligation) ; de correspondance soutenue, notamment à partir de 1960 et pendant plusieurs années avec Kurt Eissler, conservateur des archives Freud aux États-Unis ; de périodes d'extrêmes douleurs – suite à sa rupture avec Vjera, à la mort de son chien Pedzi, à celle de son petit singe Chico. Elle meurt en 1999 entourée de nombreuses marques d'amitié.

La demande muette à Freud

Six mois après sa première tentative de suicide, la jeune homosexuelle se résigne à aller voir Freud pour contenter son père. Celui-ci, malgré le mépris qu'il a pour la psychanalyse, espère un traitement qui ramène sa fille dans la bonne voie pour une femme, la norme hétérosexuelle. Il est soucieux de sa réputation mise à mal par cette homosexualité. Amer à l'égard de sa fille qui s'est détournée des hommes, demanderait-il aussi à Freud de la « lui » ramener, comme le suggère Allouch⁴ ? Freud, confronté lui-même à l'homosexualité de sa fille, entérine la demande du père, ne la questionne pas et engage un travail avec la jeune homosexuelle.

Lors de sa première rencontre avec Freud, Sidonie Csillag, tellement excitée, lui fait une révérence et tente de l'honorer d'un baisemain, ce qu'il refuse : « C'est la seule fois où elle le voit sourire. Depuis il est très sérieux et tout à fait inaccessible », dit-elle. Elle s'applique en analyse et fait tout pour que Freud et son père se rendent compte qu'elle est complètement innocente : « Si seulement le professeur voulait bien dire enfin à son père qu'il ne s'était rien passé avec Léonie et que sa fille était parfaitement innocente ! Cela le rassurerait et elle pourrait quitter le divan. » Au moment de quitter Freud, elle est soulagée ; elle a montré à son père sa bonne volonté. « Mais on ne peut tout changer. Si le professeur annonçait cela à son père, en précisant que Léonie ne l'a jamais détournée du droit chemin en direction de son lit, il sera rassuré et la laissera tranquille. »

Sidonie Csillag a consenti à la demande de son père d'aller parler à Freud. Mais la seule chose qu'elle demande à ce dernier, c'est qu'il dise au père son statut d'homosexuelle – on ne peut tout changer – et son innocence. Son souci serait-il de « se faire entendre » du père, ce qu'elle ne peut faire seule ? Car innocente, elle l'est. La première fois où elle est tombée amoureuse de Léonie, la dame, elle était « une fille sans expérience sexuelle, qui ne savait même pas ce qu'était une inclination érotique ». De même lors d'une danse avec Klaus, avec qui elle a eu un projet de mariage : « Ce qui

4. J. Allouch, *Ombre de ton chien, Discours psychanalytique, discours lesbien*, Paris, EPEL, 2004, p. 21.

l'incommoder, c'est l'objet dur qu'il a dans la poche de son pantalon ; dis-moi, tu as une clef dans ta poche ? il y a quelque chose de dur dans ta poche qui me gêne pour danser », insiste-t-elle. Ce qui ne manque pas de faire rougir son partenaire de danse.

La douleur d'aimer

Allouch fait de Sidonie Csillag un maître : « De sa première tétée jusqu'à sa mort et au-delà, elle fut un maître et il n'y a pas à sortir ni à la sortir de là. Telle elle a vécu, telle elle s'est voulue, telle nous devons l'accueillir [...]. Elle fut un maître dans son rapport au travail, un maître de son éternelle jeunesse, de ses rêves, de ses mots, de son nom, de son père, [...] de Freud, de sa sexualité, de ses chiens, de ses amours [...] ⁵. » Un maître ? En tout cas un maître qui souffre. La douleur, à laquelle Allouch ne fait pratiquement pas allusion, est présente tout au long de la vie de Sidonie Csillag, tapie et prête à ressurgir à tout moment.

Coordonnées de sa douleur

Sa douleur fondamentale est celle de l'amour, celle qu'elle exprime sur le divan de Freud. La seule fois où elle se montre profondément touchée au point de pleurer, c'est en pensant à sa mère : « Je trouve ma mère si belle et je fais tout pour elle, mais elle n'aime que mes frères », dit-elle alors à Freud. « Elle apporte souvent des cadeaux à sa mère, la gâte de fleurs, lui fait la surprise de lui offrir ces langues de chat en chocolat fin qu'elle aime tant ; rien n'y fait. Sa mère reste distante et froide. » « Quand elle est allongée sur le canapé du salon et malgré sa douleur elle ne peut s'empêcher de l'admirer. Elle accourt pour saisir sa main et y déposer un baiser furtif. [...] Sa mère lève les yeux mais il ne lui est jamais arrivé de serrer dans ses bras sa fille qui en a tellement envie. » Douleur de l'amour qui ne serait pas tant d'avoir perdu l'amour de l'objet que de continuer à aimer malgré la perte, malgré l'absence qui se dévoile au cœur de la présence.

Lors de sa rupture avec Vjera, elle entre dans une période de grande douleur qui lui fait friser la folie ; des pensées incessantes faites de doutes, de colère, de souvenirs heureux s'abattent sur elle... L'immense vide qui a pris la place de la douleur lui fait souhaiter le retour de cette douleur aiguë et brûlante. La douleur s'amenuise, « le deuil ne se laisse pas retenir ». Elle a dû accepter cette terrible réalité de la perte comme un fait irréversible. Elle décide d'arracher Vjera de son cœur, mais c'est impossible : « Au-delà de l'échec et de la douleur, il reste un amour profond, se détachant d'une réalité qui n'existe plus. » Jusqu'à la fin de sa vie il ne se passera pas un jour sans qu'elle pense à elle, avec douleur. Elle continuera à l'aimer en l'absence de la présence réelle.

5. *Ibid.*, p. 59.

Le temps de la douleur serait celui de la réalisation et de la symbolisation de la perte. Avec les souvenirs du lien à l'aimé, tout le symbolique est convoqué, détail par détail. Mais il y a l'insymbolisable de la perte, qui laisse une profonde blessure et fait hémorragie interne. La douleur puis l'amour irréal, au-delà de la douleur, occupent la place de ce trou dévoilé par la perte. Elle n'a pas pardonné à l'aimée de l'avoir laissée partir sans un mot. Elle a pris acte de la perte irrémédiable de Vjera mais n'a pu accepter que Vjera la perde. Pour que le deuil soit accompli, cela exigerait d'accepter une double perte : non seulement la perte de l'autre mais aussi que l'autre vous perde, être perdu pour l'autre.

Sa douleur est dans le fil de la douleur d'exister. Quand sa mère est avec les garçons, elle semble toujours oublier l'existence de sa fille. « Son douloureux sentiment d'être de trop » est sans cesse ravivé au contact de sa mère et de manière particulièrement aiguë lorsque sa mère l'a reniée en tant que fille rivale : un jour, à un monsieur qui complimentait la mère sur sa fille si jolie, si réussie, elle a répondu que c'était non pas son enfant mais celle d'une connaissance. Sidonie Csillag s'est sentie humiliée, mortifiée : « Sa douleur en fut si grande qu'elle a couru en pleurant jusqu'à sa chambre et qu'elle a passé les jours suivants toute seule dans la forêt pour ne plus voir sa mère et sa haine envers tout ce qui est féminin. »

Expérience de mortification où l'Autre de la trahison se révèle non fiable et du même coup où la fiabilité prend sens. Un jour, un Autre fiable aurait existé. La douleur renvoie toujours à une première douleur, traumatique, avec l'idée d'un temps mythique où le psychisme ignorerait la douleur. Cette douleur primordiale serait celle de la déréliction, de la détresse, que Freud nomme *Hilflosigkeit* pour désigner cet état d'être livré sans défense à ce qui peut vous détruire et qui s'expérimente dans la faillite du recours à l'Autre : « Notre primitive protection apparaît alors comme celle-là même d'où vient le danger, à la merci duquel nous sommes de son bon vouloir ou mauvais vouloir, de son désir énigmatique, voire de sa jouissance ⁶. »

La douleur, une pseudo-pulsion

La douleur est énigmatique pour Freud, incompréhensible dans le deuil... Dans *Métapsychologie* ⁷, il en parle comme d'une pseudo-pulsion. Freud introduit ce terme à propos de la douleur corporelle ; mais, dans « Deuil et mélancolie », la douleur psychique est pour lui analogue à la douleur corporelle dans son économie et, j'ajouterais, dans son mécanisme.

Freud distingue les excitations externes des excitations internes, qu'il appelle pulsions. Il arrive que des excitations externes violentes traversent l'enveloppe protectrice,

6. C. Millot, *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard, 2001, p. 41.

7. S. Freud, « Le refoulement », dans *Métapsychologie*, Paris, Folio essais, 1968, p. 46.

la défense du pare-excitations, brûlent l'intérieur et viennent à agir comme des excitations internes. Elles sont ressenties comme douleur. Douleur cuisante, dit-on ! Cela ressemble à une pulsion, dit Freud, dans le sens où la *poussée*, l'excitation, est constante – la douleur est lancinante, toujours là. C'est une pseudo-pulsion dans le sens où, au départ, l'excitation est externe, puis elle devient interne de par la trace indélébile de l'Autre réel, inscrite à tout jamais dans le corps, trace qui a valeur de *nouvelle source* d'excitation : la douleur toujours prête à se réveiller est reviviscence d'une douleur primordiale. Le réel ne peut s'oublier avec elle. Elle est aussi pseudo-pulsion au niveau du *but*. En effet, pour Freud, la satisfaction, but de la pulsion, apporte du plaisir ; or, les « situations pulsionnelles » qui sont ressenties comme douleur sont celles où le destin de la pulsion est rendu inefficace : au lieu du plaisir, c'est le déplaisir qui est au rendez-vous. La douleur a pour but de faire cesser le déplaisir mais n'y parvient pas. La douleur est impérative, le moi est impuissant face à elle. Si bien que la douleur est paradoxale, elle s'entretient elle-même dans un jeu qui veut faire cesser le déplaisir, mais cela procure du déplaisir. Elle est au-delà du principe de plaisir. Seule manière de faire cesser la douleur pour Freud, l'anesthésie ou la diversion psychique.

Le terme de pseudo-pulsion suggère d'emblée une pulsion dont le bouclage est raté, le vrai but de la pulsion étant de parvenir à boucler son trajet. Que se passerait-il donc au troisième temps de la pulsion, le temps du « se faire » ? Ce troisième temps, éminemment actif, est celui où se met en place le lien pulsionnel à l'Autre⁸. Lacan dit que, dans la pulsion, il faut distinguer le retour en circuit de ce qui apparaît dans le troisième temps (mais qui aussi peut ne pas apparaître)⁹. Ce qui apparaît, c'est un sujet nouveau, le sujet de la pulsion ; ce sujet de la pulsion, c'est l'autre, et à travers lui l'Autre avec un grand A. Ce grand Autre est réel, Autre réel comme corps parlant, qui répond ou ne répond pas. Finalement, le but de la pulsion est de « se crocheter à la jouissance de l'autre », de se faire l'objet de jouissance de l'autre.

C'est avec la pulsion sadomasochique que Freud élabore ce troisième temps de la pulsion et parle de la douleur. La possibilité de la douleur apparaît au moment où la boucle se referme sur l'autre de la pulsion et en tant que le sujet l'éprouve de l'autre.

Se douloir

François Perrier, au cours de son séminaire sur l'amour¹⁰, introduit le mot « douloir », vieux terme français qui n'existe d'après le Littré qu'à la forme réfléchie « se douloir ». De Sidonie Csillag, qui se sent de trop quand elle est avec sa mère, qui

8. L'élaboration de Laznick dans « Le bébé et la pulsion » m'a été précieuse.

9. La phrase de Lacan est celle-ci : dans la pulsion, « il faut distinguer le retour en circuit [...] et ce qui apparaît – mais aussi bien de ne pas apparaître – dans un troisième temps » (*Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 162).

10. F. Perrier, *L'amour*, séminaire de 1970-1971.

n'obtient pas les caresses qu'elle appelle, qui n'arrive pas à accrocher la jouissance de sa mère alors que cela marche avec ses frères, ne peut-on dire qu'elle « se douloit » de sa mère, que sa mère était le sujet pulsionnel de sa douleur ? Son appel pulsionnel à l'Autre reste en souffrance. Un appel muet, auquel l'Autre maternel ne répond pas. Le troisième temps de la pulsion, « se faire caresser, suçoter, boulotter », se décline sur le mode d'un « ne pas se faire », ou d'un « mal se faire », ou encore d'un « se faire mal », malgré (ou bon-gré ?) l'appel du sujet. Il ne lui reste plus qu'à « se douloir ». Cela fait retour dans le « se douloir ».

En ce qui concerne son rapport au père, dans l'article « Saudade ou la jeune homosexuelle », je faisais l'hypothèse suivante à propos de sa première tentative de suicide : ce serait non pas tant le regard courroucé que le père lui a jeté (version du père donnée à Freud) que son « pas de regard » envers sa fille (version de Sidonie Csillag) qui l'aurait fait se jeter par-dessus le parapet. « Se faire mal regarder » par un père trop tourné vers sa femme jalouse, d'un regard non désirant, vide de désir, ou « ne pas se faire regarder » malgré l'attente du sujet, « fait se douloir » le sujet dans le deuxième temps de la pulsion, qui est un temps autoérotique. On touche là au masochisme, non pas comme but, mais comme masochisme primordial. La douleur signifierait l'impossible de la satisfaction pulsionnelle. La satisfaction de la pulsion serait un mythe...

L'objet en jeu dans cette situation pulsionnelle suscitant de la douleur ne serait-il pas l'objet « rien » ? Pas de regard, pas de caresses, pas de réponse de l'Autre... « Rien », c'est ce petit quelque chose de radicalement impossible dans le crochetage à la jouissance de l'autre. L'objet « rien », c'est l'objet impossible à retrouver, radicalement perdu d'origine...

Sidonie Csillag jusqu'à la fin de sa vie a été habitée par la douleur et la tristesse de ce qui est resté inaccompli, de ce qui n'a pas eu lieu, de ce qui n'a pas pu « se faire » avec l'autre. Ainsi de sa première expérience sexuelle avec des femmes : une douleur aiguë la transperce – « l'image de Léonie lui revient et de tout ce qui n'est jamais arrivé avec elle ». De même sa relation à Fritz, qui a été un sujet de sa douleur. Elle en a été très amoureuse, dans l'attente, dans l'espoir, mais il est resté distant et froid. Un jour, il lui fait une demande en mariage, indirecte ; elle n'ose y croire. Secrètement, en silence, elle veut qu'il lui fasse encore la demande, rien qu'une fois ; mais il reste silencieux. Deux silences en présence. Fritz meurt peu de temps après. Elle se sent comme une jeune veuve, va sur sa tombe pendant plusieurs mois, deux fois par semaine... « Mort, Fritz est une ancre plus fiable que vivant. » Quant à sa relation à Vjera, elle dira à la fin de sa vie : « C'est vis-à-vis d'elle qu'il aurait fallu se débarrasser des conventions inculquées et s'adonner à l'amour. »

Elle n'a pas fait le deuil de l'inaccompli. « Quand ça commence, c'est fini », dit-elle tristement. D'emblée, entre le commencement et la fin, il est dit qu'« il ne se

passera rien ». Faire le deuil aurait sans doute exigé de consentir à perdre cet objet « rien », le « rien » silencieux qui gît là entre le sujet et l'Autre, et qui est ni du sujet, ni de l'Autre. Faire le deuil d'une relation, d'une vie serait la conjuguer au futur antérieur : « J'aurai aimé », « j'aurai vécu »..., accepter que toute vie, toute relation soit accomplie bien que marquée du sceau de l'impossible. Marguerite Duras dans *La maladie de la mort*, au moment de la rupture entre un homme et une femme, écrit merveilleusement cela : « Quand vous avez pleuré, c'était sur vous seul et non sur l'admirable impossibilité de la rejoindre à travers la différence qui vous sépare. »

La douleur, un mensonge sur le mal

La défense du pare-excitations vis-à-vis du dehors a été entamée avec la douleur et reste fragilisée. Dans *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan écrit : devant le danger, « le moi se défend en se mutilant, comme le crabe lâche sa patte ¹¹ ». Chez l'homme, cette défense a un nom : c'est le « mensonge sur le mal ». Lacan relève par ailleurs un propos de Freud sur la douleur comme défense face au déferlement pulsionnel intérieur : « La réaction de douleur survient du fait que la réaction motrice, la réaction de fuite est impossible, et ce pour autant que la stimulation, l'excitation vient de l'intérieur ¹². » Dans un raccourci, on pourrait donc dire que la douleur est un mensonge sur le mal et une automutilation.

Marguerite Duras, dans *La douleur*, nous parle de cette automutilation qui rend intouchable et fait pare-excitations : « Il ne faut pas faire trop de mouvements, c'est de l'énergie perdue, garder toutes ses forces pour le supplice. [...]. Ça sort en eau de partout [...]. Ça sort en plaintes et en cris [...]. Ça sort par la bouche, le nez, les yeux [...]. Ça sort de toutes façons que ça veut [...] laissez-moi [...]. » Et aussi de la paralysie de la douleur : « On n'existe plus face à cette attente ; ça ne s'appelle pas penser ça ; tout est suspendu. [...]. La pensée est empêchée de se faire, elle ne participe pas au chaos, mais elle est complètement supplantée par le chaos. »

La douleur immobilise le sujet dans le mensonge sur le mal. Ce mal est celui que comporte la Chose, dont la place est occupée par la mère. La Chose, ce premier étranger, ce premier extérieur inassimilable que l'on aborde par le truchement du prochain. Le sujet ne l'aborde que dans la nostalgie et essaiera toujours de la retrouver. Elle a apporté avec elle un bien qui est un mal – la jouissance du sujet – et dont le sujet doit se défendre. Si bien qu'il devient difficile de dire si le mal est un bien, difficile de séparer la douleur et la jouissance. Là où il y a de la douleur, il y a de la jouissance, écrit Lacan. La douleur ment.

11. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 89.

12. *Ibid.*, p. 73-74.

Elle ment sur l'inconscient en toute bonne foi. Le sujet, comme Emma dans *L'esquisse pour une psychologie scientifique*, établit de fausses connexions entre la cause et la douleur : la cause de la douleur est attribuée à l'autre (Autre) alors que le moi est assailli du dedans ; le sujet avec le proto-mensonge ment sur son désir inconscient. « C'est à cause de ma mère », dira Sidonie Csillag. Dans une lettre à Fliess¹³, de laquelle Lacan tirera le grand Autre, Freud écrit : « Les accès de vertige, de sanglots, tout est mis au compte d'une autre personne, mais surtout au compte de cet autre personnage préhistorique, inoubliable, que nul n'arrive plus tard à égaler. »

La douleur ment aussi sur la jouissance. Cela n'est pas sans rapport avec Kant¹⁴. Quand le sujet dit un non à ses penchants et un oui à la loi morale pure qui donne bonne conscience, il doit éprouver de la douleur, dit-il. Pour Kant, la loi nous commande, elle s'impose au sujet. Finalement, lorsque Kant s'adresse à nous dans sa critique de la raison pratique, il s'identifie à la loi morale. Il se fait la voix d'une loi qui provoque la douleur. Sa maxime, éclairée par Sade, dit sa volonté de jouissance et nous fait entrevoir la cruauté masochiste à l'égard de soi-même. Mais cruauté restant masquée : c'est la loi elle-même qui serait cruelle, sadique. La douleur d'exister est rejetée dans la loi. Alors que la douleur, c'est la jouissance du sujet.

« La douleur mensonge sur le mal. » Comment entendre alors la revendication de Sidonie Csillag : « Je suis innocente, je n'ai jamais couché avec la dame » ? Cette dame est un substitut de la mère ; elle a pris son relais après la naissance de son jeune frère. Avec son innocence, Sidonie revendique « l'inaccomplissement de la relation », mais ça fait éprouver de la douleur ! Avec le « rien ne s'est passé avec la dame », n'avoue-t-elle pas son envers, le désir secret d'accomplissement de la relation ? Finalement, ce qu'elle veut dire à son père *via* Freud, n'est-ce pas : « Je désire selon la loi ; j'obéis à la loi qui est celle de l'interdit de l'inceste avec la mère » ? Mais que donc un jour, il y aurait ce désir d'inceste avec la Chose maternelle.

L'inversion de la douleur en saudade

La douleur ne quittera pas Sidonie Csillag mais son signe s'inversera.

Quand Sidonie Csillag quitte Vienne et Vjera pour fuir le nazisme, elle est tiraillée entre « joie et chagrin ». La joie s'y présente sous forme d'audace, « l'audace joyeuse d'aller au-devant de la liberté sans limites qui l'attend ». En revenant de Cuba, neuf ans après, elle effectue une tentative de nouage mélancolique, « un déchirement entre joie de vivre et douleur ». Alors qu'elle débarque à Paris, que l'île lui manque déjà, elle est folle de joie enfantine à l'idée qu'on va l'accueillir triomphalement...

13. Ex-52 dans l'édition des PUF.

14. J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Mais personne n'est là pour la saluer, l'accueillir avec des fleurs ; sa mère n'est pas venue ; son frère arrive plus tard ; il prononce un seul mot : « C'est bien que tu sois là. » Un sentiment de mélancolie l'envahit et ne l'a plus jamais quittée. Mais cela la plombe. La promesse, l'attente sont encore nécessaires. Les ténèbres de la douleur ont cependant été déchirées par une lueur de joie. La défense est écornée.

Plus tard, plus apaisée, elle nommera le sentiment indéfinissable sans lequel il lui est unimaginable de vivre du nom de « *saudade* ». Elle le définira d'un entre-deux, « entre nostalgie et désir ». Entre connu et inconnu. Entre dedans et dehors. Ce nouage de la *saudade* dit-il une modification de son rapport à la Chose ? un consentement à la division de la Chose entre l'insaisissable et le connu, l'étranger et le familier ?

Le moment qu'elle préfère est la nuit entre minuit et quatre heures ; l'obscurité et le silence ouvrent alors autour d'elle « de vastes espaces dans lesquels elle peut voyager en pensées, en souvenirs, libérée de son corps ». Elle aime les promenades nocturnes avec son chien Pedzi. Renaud Camus, dans *Vie du chien Horla*, évoque la nuit avec son chien : « Les détails ont sombré, il ne reste plus que la distance, la largeur, la profondeur, l'énormité du rien, la terre et la présence comme un grand dépouillement de la forme et du sens, un ravissement d'avant les mots, sensible aux hommes et aux chiens ¹⁵. »

Agamben, dans son ouvrage *Stanze* ¹⁶, s'intéresse au processus mélancolique à partir notamment d'études sur un mal qui affecte les moines, l'*acedia* médiévale (tristesse ou dégoût des choses divines). La transformation de la « *tristitia mortifera* » en « *tristitia salutifera* » – un « aiguillon d'or pour l'âme » – est considérée comme une vertu, celle du « deuil qui donne la joie », la tentative étant de retrouver un rapport plus authentique entre ces « x apparemment si simples : l'homme et la chose ». La rigueur du mélancolique montrerait à travers sa figure exemplaire le dévoilement d'une négativité qui s'avère être la positivité même.

La *saudade* inverse le signe de la douleur, douleur qui du même coup apparaît dans sa fonction d'éveil au réel et ouvre le sujet à d'autres espaces infinis, à une sensibilité féminine... La *saudade* fait s'éloigner le sujet de la logique du tout phallique.

La douleur et la perte

La douleur est dans le registre de la perte et non du manque ; elle signe un rapport de proximité avec la Chose et dit l'impossible de la satisfaction pulsionnelle. Le lieu de l'insatisfaction de la jeune homosexuelle est non pas l'insatisfaction œdipienne

15. R. Camus, *Vie du chien Horla*, Paris, POL, 2003, p. 69.

16. Agamben, dans son ouvrage *Stanze* publié en 1981, s'intéresse particulièrement à la mélancolie, pour approfondir une analyse plus générale des rapports entre l'homme et les choses.

visant le père – celle qui a dicté l'œdipe à Freud – mais celle de l'inaccompli dans la relation à l'autre, celle du non-rapport sexuel. La jeune homosexuelle l'expérimente dans la douleur. Dans *Les formations de l'inconscient*, Lacan écrit : « C'est cette excentricité du désir par rapport à toute satisfaction qui nous permet de comprendre sa profonde affinité avec la douleur [...]. C'est dire qu'à la limite ce à quoi confine purement et simplement le désir [...] c'est à cette douleur d'exister ¹⁷. » Lacan identifie l'insatisfaction du désir à la douleur d'exister. Cela fait du désir insatisfait, comme de la douleur, une défense contre la jouissance.

Pour Freud, « le mécanisme producteur d'une douleur hystérique, c'est la conversion, c'est-à-dire qu'en lieu et place des douleurs morales évitées, des douleurs physiques surviennent ». La conversion serait-elle un évitement de la douleur ? Le manque maintenu par l'insatisfaction hystérique est-il plus tolérable que la perte ? L'insatisfaction du désir maintenue dans l'hystérie serait une défense, un rempart contre la douleur, elle-même défense contre la jouissance, insatisfaction et douleur étant la jouissance du sujet, dont le sujet devra faire le sacrifice pour s'ouvrir au vivant.

Une solution à la douleur d'aimer : l'amour pur

Le tomber amoureux

Très tôt, Sidonie Csillag a éprouvé qu'elle n'était pas le phallus qui satisfait le désir de l'Autre maternel. La douleur de la négativation phallique, la douleur de se sentir perdu pour l'amour de l'Autre ne se retourne-t-elle pas dans le tomber amoureux foudroyant où le phallus est positif ? « C'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vint tout à coup me donner de mes nouvelles », dit André Breton dans *L'amour fou*, pour dire le surgissement de la rencontre amoureuse avec un être qui jusque-là n'était pas spécialement cher.

Les divins détails qui enflamment et foudroient Sidonie Csillag lui restent inoubliables. Ainsi de sa rencontre avec la baronne Léonie : « Elle est ébranlée quand elle voit la silhouette svelte, grande et élégante de son idole. Sa démarche est merveilleusement souple et légère, elle porte des vêtements d'un goût particulier presque extravagants [...] elle admire la beauté des mains [...] l'ondulé des cheveux [...]. Une fois disparue, son parfum subtil et un peu sec reste suspendu dans l'air, et Sidonie ne peut cesser de le humer, ce qui provoque alors en elle une sorte de tiraillement brûlant. » De ses autres rencontres, les mêmes conditions de choix d'objet sont là : la beauté, la silhouette au maintien digne (dignité dont elle fait preuve elle-même jusqu'à la fin de sa vie et qui constitue sa fierté), la démarche souple, les mains délicates – « elle les

17. J. Lacan, *Le séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, séance du 9 avril 1958.

adorent en lieu et place de la femme qui exprime son âme à travers elles », dit-elle en parlant des mains de Vjera qu'elle contemple.

Divins détails ? C'est plutôt le corps tout entier qui est convoqué, l'enveloppe élégante et odorante du corps qui suscite en elle une émotion esthétique. Elle tombe amoureuse narcissiquement du phallus positif, comme elle le suggère si bien lorsqu'elle se souvient de ce qui l'a attirée chez son futur mari : son corps dressé, « droit comme un "i" [...] sur son cheval. Un dieu en culotte de cheval ».

Elle veut une femme qu'elle élève à la dignité de la Chose

La rencontre va alors enclencher une stratégie de conquête savamment soutenue. Quand, après six mois de stratagèmes délicats auprès de la mère de Vjera, elle réussit à revoir cette dernière au cours d'un dîner, elle se dirige vers elle et l'enlace. « Comment peux-tu faire cela à ton mari ? dit Vjera, il a la femme qu'il aime. – Moi non », réplique Sidonie. À la question « que veut une femme ? », elle répondrait : « Une autre femme. »

Cette femme qu'elle veut, elle va en faire une idole, vénérée, adorée, admirée. L'objet féminin est sublimé, « élevé à la dignité de la Chose ». Comme dans l'œuvre d'art, cette dignité est offerte au public, celui de la rue où elle se montre aux bras de sa dame, celui des lecteurs de ce livre biographique. À la fin de sa vie, à ses deux amies biographes, elle parlera toujours de sa rencontre avec Léonie avec cette constante : sa « fierté d'avoir choisi Léonie ».

Elle a inventé une réponse éthique, « esthétique » avec deux « h » pourrait-on dire : celle de la sublimation en évitant le refoulement, où son rapport à la Chose est d'émotion et de jouissance esthétique. C'est non pas le feu sexuel qui la mobilise mais le feu de l'admiration et de l'adoration. « Seule cette beauté, celle de la mère, la sienne, et celle de beaucoup de femmes l'a émue et a déclenché en elle de très violents sentiments. » La présence de la Beauté oriente son trajet pulsionnel par la voie de la sublimation. Le lieu de la Chose devient le lieu de la Beauté ; elle y installe la femme qu'elle veut. « J'ai toujours été amoureuse de la beauté. Une belle femme est toujours une jouissance pour moi », dit-elle.

La sublimation déssexualise l'objet ; le corps est déssexualisé par la beauté. Dans ses rencontres amoureuses, elle a mis, à la place de la défense de la douleur, le voile de la Beauté contre l'horreur du sexuel : « la chose horrible et menaçante entre les jambes des hommes », « la plage humide angoissante chez les femmes », « la langue repoussante d'une bouche ». Le déferlement pulsionnel du contact avec la Chose lui fait peur. Elle donne des caresses, mais ne peut en recevoir aucune : « La peur éteint son désir quand son tour arrive. Elle écarte les mains de l'autre. »

Avec les belles femmes, l'accomplissement de l'amour dans l'acte sexuel est voué à l'échec. La seule fois où elle a pu soutenir une relation satisfaisante dans la durée (six ans), « où même le sexe lui faisait plaisir », ce fut à Cuba avec Marie Louise. Celle-ci a été obligée de lui faire la cour pendant de nombreux mois ; Sido ne l'avait pas remarquée : « Elle l'a prise pour quelqu'un d'aimable mais sans intérêt, trop petite, mal faite, avec un visage large et un nez épaté : mais elle est attentionnée et d'un caractère si bon que Sido cède. » Marie Louise n'est pas belle. La Beauté en place de l'inconnaissable de la Chose est irreprésentable ; elle ne se représente pas avec des attributs tels qu'un nez épaté, un visage large, un corps petit et mal fait... Mais ce jugement d'attribution sur le prochain apprivoise et rend accessible la Chose dans sa dimension de connu, de semblable.

La geste courtoise

Face au réel sexuel de la Chose qui s'appréhende dans la douleur, elle n'a pas choisi la première voie pour faire cesser la douleur : la voie de l'anesthésie. La fonction d'éveil au réel n'est pas anesthésiée. Elle reste dans un rapport à la Chose étrangère et intime, ce qui la rend perméable, ouverte et sensible à ce qui rayonne du réel : aux multiples rencontres, aux multiples contrées et voyages, aux amitiés, au monde animal... Sidonie Csillag parle étonnamment des moments de *tuché* ; ils sont détaillés, mémorables, inoubliables (premier baiser, première rencontre, première expérience sexuelle avec un homme, une femme...) mais aussi des moments de chute, de ruptures provoquant des sortes de cataclysme.

Pour traiter la douleur paralysante, elle emprunte la voie de la diversion psychique : « L'amusement sera sa plus sûre stratégie contre la douleur. » À la paralysie de la douleur, elle oppose un agir. Celui de la geste courtoise, que je mets du côté de la nécessité de la diversion psychique. Son premier geste courtois, elle le montre en se promenant dans la rue aux bras de sa dame. Ce « montrer », Lacan le nomme *acting out*. Dans la douleur, l'Autre est une sorte de « sans adresse ». Il ne répond pas. Alors que l'*acting out* est une adresse voilée, sous forme de monstration voilée, d'un désir voilé. Désir qui s'est dévoilé dans le passage à l'acte, qui a lieu aussitôt sa petite phrase raillée par la dame : « Je voudrais que tout le monde sache... mais... », désir de donner une leçon d'amour à tout le monde¹⁸. L'*acting out* adressé au père (il sait, lui, que cette scène s'adresse à lui) devient adressé à tout le monde. Par extension, je donnerai à la geste courtoise inventée par Sidonie Csillag une valeur d'*acting out*, d'une leçon d'amour en acte. Toute la vie peut être de l'ordre de l'*acting out*.

Lacan associe l'amour courtois à la sublimation. Sidonie Csillag a déplacé le destin pulsionnel du « se douloir » vers un autre destin, celui de la sublimation. L'amour,

18. T. Charrier, « Saudade ou la jeune homosexuelle », art. cit.

c'est l'amour courtois, dit Lacan dans *Les non-dupes errent*. Sidonie Csillag aime en effet à la manière courtoise. Les rituels érigés par l'amour courtois¹⁹, elle les réinvente :

– le baisemain, accompagné de cadeaux, de fleurs, ce qu'elle a toujours pratiqué avec sa mère. Elle noue le don avec la perte d'amour, elle donne ce que l'autre n'a pas et met en place le manque²⁰ ;

– le couple à trois où elle désire et aime une femme pour sa beauté tandis qu'un autre ou une autre en jouit sexuellement. « Pourquoi s'intéressait-elle toujours à des femmes qui étaient liées à des hommes ? », se demande-t-elle, mais aussi liées à des femmes, pourrait-on ajouter. L'absence réelle de jalousie, conséquence de son désistement en faveur de sa mère, lui garantit la distance avec l'objet aimé, qui reste inaccessible, voire cruel. « Comme toujours, elle n'a rien à objecter à ce que ses maîtresses ne l'approchent pas de trop près, hormis dans ses rêves et son imagination » ;

– l'absence de consommation sexuelle avec Léonie et Monique, qui préserve son amour pur en opposition à l'amour impur. « Tout mais pas ça », dirait-elle ; pas l'acte sexuel. Avec Vjera, son seul véritable amour, car la flamme est partagée, l'aimée est devenue aimante. Il y aura ébats sexuels mais elle les évitera tellement au profit de promenades nocturnes avec son chien Pedzi que ce sera le motif d'une rupture irrémédiable sans possibilité de retour ;

– les poèmes, la lettre d'amour. L'amour, c'est l'amour de la lettre. On aime avec des signes. Faire l'amour, c'est écrire des lettres. Lacan identifie l'amour à la lettre d'amour comme instrument de jouissance²¹. Sidonie Csillag fait ce que Lacan écrit : « Je ne baise pas, je vous parle... eh bien je peux avoir la même satisfaction que si je baisais²². » La sublimation satisfait la pulsion alors qu'elle est inhibée quant à son but, qui serait de satisfaction ! La structure de la pulsion est celle de la sublimation, le propre de la pulsion étant de faire le tour de l'impossible que représente *das Ding*.

Cet amour courtois dans sa pureté est à son acmé avec Monique. Un amour pur, éthéré de tous les attraits de la présence de l'objet. La rencontre avec Monique est foudroyante. Deux rencontres à Paris ont suffi pour faire d'elle son troisième grand amour et ce en dépit de toute réalité. Sidonie part au Brésil pendant deux ans. Monique devient obsédante : elle a ranimé ses rêves et illuminé de nouveau ses images intérieures. Elle revoit des centaines de fois la scène de la première rencontre avec elle. Elle lui écrit régulièrement des lettres sans aucune nouvelle en retour, des lettres d'amour où pointent quelques bribes d'une leçon d'amour : « Excusez-moi de vous

19. J. Sédat, « L'amour courtois », dans son intervention au séminaire de François Perrier, *L'amour*.

20. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

21. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

22. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 151.

dire cela, mais si j'avais vingt ans de moins, je ferais tout pour vous conquérir ! Comme ce n'est pas le cas, je me suis juré dès le début de ne rien entreprendre en ce sens. Je me contenterai de vous voir, d'entendre votre voix mais vous aussi devez me manifester de la sympathie ; ressentir ma présence comme un agrément. » « J'ai pour vous des sentiments qui sont inconvenants à mon âge, mais je ne les nie pas ; je serais heureuse si je pouvais m'assurer votre amitié, un bien indépendant de l'âge. »

La seule récompense qu'elle attend, c'est la joie, que l'aimée soit contente de la voir. Perrier fait de la joie, « joy », le signifiant de l'éthique courtoise. La joie est-elle jouissance, se demande-t-il ? En allemand, « joy » se traduit par le mot *Lust*. Perrier retiendra de différentes approches étymologiques²³ celle de la joie comme « joie agissante », active, qui permet l'exaltation. « Elle ne vit que dans la ferveur des autres », rapportent ses biographes. Perrier ne retiendra pas la traduction de « joy » en *gaudium* ou *jouissance*. L'amour courtois introduit un clivage entre désir et jouissance, dit-il : pour le désirant, la femme « en tant qu'objet du désir est dépositaire du phallus (ou de l'objet *a*, ou de la Chose, ou de l'agalma, ou de la féminité) et d'autre part, pour l'autre, elle est celle qui évoque l'énigme réelle de la jouissance ».

Après deux ans de séparation, Sidonie Csillag retrouve Monique. Elle la couvre de cadeaux : fleurs, cartes, bague en or, sans jamais recevoir un mot de remerciement. On lui dit que Monique est indifférente. « Mais la réalité n'a jamais impressionné Sido. Soupissant, elle constate que de telles considérations ne peuvent rien changer, qu'au cours de sa vie, elle a fait suffisamment l'expérience des femmes gâtées pour ne plus s'en offusquer ; tout ce qu'elle désire est de voir la silhouette élancée et élégante de Monique, de sentir son parfum et d'entendre sa voix. » Cette dame est trop cruelle cependant. Si bien que, lorsque pour voir Monique, Sidonie est obligée de rester dans un château glacé, elle décide de ne pas répondre à son invitation : « Pourquoi devrais-je rester dans un château glacial à cause d'un cœur glacé ? » Après plusieurs années, le feu s'éteint, elle ne sent plus rien.

Pour Agamben, l'objet d'amour de l'*acedia* est un objet impossible, au-delà de toute possession naturelle ; cet objet ne peut être possédé qu'au prix de son inversion dans une image interne de contemplation à laquelle se livre avec jouissance le moine atteint d'*acedia*. Un objet qui n'a jamais été perdu, car jamais possédé, peut être possédé dans le simulacre de sa perte. Le péché mortel est renversé en vertu, car ce qui a l'apparence d'une lâcheté morale résulte en fait d'une exacerbation trop vivante du désir. L'objet extraordinaire ainsi visé par cet excès du désir est en même temps réel et irréel, incorporé et perdu. « Ce qui est réel perd de sa réalité afin que ce qui est irréel se réalise », dit-il dans *Stanze*. Sidonie Csillag lui fait écho : « “Léonie n'a jamais dû descendre de son piédestal, puisqu'elle n'est jamais devenue réalité [...]. Fritz est mort

23. Perrier donne les références : Charles Camproux, « Le joy d'amour », 1965.

avant que quelque chose puisse se concrétiser [...]. Quand les choses commencent à coller, c'est fini. C'est comme ça que je fonctionne apparemment", pense-t-elle avec amertume. La beauté est son critère, c'est son aphrodisiaque ; le désir est le moteur qui l'anime. L'accomplissement, la réalité ne sont que déception et accablement. »

L'amour chien

Dans la réalité quotidienne, c'est avec son chien Pedzi qu'elle vivra un amour sans danger. « Elle se délecte de sa bonté et de la confiance qu'il lui porte ; il est malin, gentil, pas compliqué. » Pour elle, aimer, finalement, c'est « aimer comme un chien », selon l'expression d'Allouch²⁴. Telle est la leçon d'amour qu'elle a commencé à dire à Monique : « Vous devez ressentir ma présence comme un agrément. » Elle va jusqu'à lui écrire : « J'aimerais être à la place de Fifi [le chien de Monique], être assise à vos côtés, mettre ma tête sur vos genoux. Si j'étais Fifi, vous caresseriez de votre main gracieuse. Mais malheureusement je ne suis pas Fifi !!!!!!! » Cela consonne étonnamment avec ces deux autres scènes :

– avec sa mère : « Quand elle est allongée sur le canapé du salon et malgré sa douleur elle ne peut s'empêcher de l'admirer. Elle accourt pour saisir sa main et y déposer un baiser furtif » ;

– avec Léonie : « Elle attendra pour se retourner que l'image soit parfaite, que derrière elle Léonie ait pu s'installer sur le canapé. Elle aime la beauté de cet instant [...]. Sidonie prend alors place aux pieds de Léonie – la regarder toujours et baiser cette main à la peau douce et claire [...] dévorer des yeux et entendre sa belle voix [...] le comble du bonheur [...]. »

Le chien est dans la même série que la mère, Léonie, Vjera et Monique. Sidonie Csillag « envie les animaux qui ont au moins une fourrure pour cacher leur nudité et leur appétit sexuel ». « Aucune chair n'est offerte à caresser et le maître quand il caresse son chien, n'en attend aucune jouissance, mais simplement du plaisir, du contentement²⁵. » Avec le chien, les marques de joie à la présence de l'autre, les marques de satisfaction sont là partagées.

Le dégoût, l'aversion sexuelle

Pour Allouch, Sidonie Csillag a refusé la baise en tant que maître. Son refus a valeur de position éthique, comme réponse au réel sexuel, position qui ne connaît pas la faute. Cette éthique est mise en acte dans la geste courtoise, analogue à un acting out. Refus décidé certes, mais un maître n'est pas sans pulsions. Sa pulsion sexuelle

24. Allouch déploie cet « aimer comme un chien » dans *Ombre de ton chien*, *op. cit.*

25. *Ibid.*, p. 76.

est répulsion. C'est ce qui l'a tourmentée dans sa relation à Vjera – « cet insidieux petit étranglement qui tôt ou tard n'a jamais manqué de monter en elle, sa répulsion devant la sexualité ». Son dégoût pour l'amour physique lui fait questionner sa normalité : comment se fait-il que je sois devenue ainsi ? Un médecin, dès sa troisième tentative de suicide, lui a dit : « Vous êtes une asexuée typique. » Son a-version sexuelle a valeur de symptôme.

Coordonnées de sa répulsion sexuelle

Sa mère et sa fonction sexuelle. Le comportement de sa mère à l'endroit des hommes, sa coquetterie et son attitude de vamp la font mourir de honte et de dégoût : « Ce que sa mère fait avec eux, elle ne veut pas le savoir. » Les choses qui se passent entre les hommes et les femmes sont dégoûtantes pour Sidonie Csillag. La mère jalouse, inassouvie, elle la trouve rebutante : lorsque Sidonie tente de s'approcher de son père, elle torture ce dernier. Plutôt que d'entrer dans la jalousie et la rivalité phallique, elle se désiste au profit de sa mère, lui laisse ce père qui se laisse happer par la jalousie de sa femme ; elle maintient un lien de défi au père. Son désistement a partie liée avec le dégoût. Pourtant, sa mère la fascine dans son imprévisibilité face à son mari : « Un volcan explosera-t-il en dégageant des vapeurs toxiques ? [...] Un doux agneau se lèvera-t-il [...] ? » Mélange de fascination et de dégoût faisant écho à la division de la Chose maternelle, entre l'inconnaissable et le connu qui se juge comme bon ou mauvais. *Das Ding*, avec le dégoût qui signe une sexualisation de la mère, est devenue le support de son aversion.

La réalité sexuelle est bestiale pour elle. « C'est donc pour ça que tout le monde s'affole ainsi ? Nous sommes comme des animaux – quelle absurdité, tous ces efforts, ces soupirs, cette langueur ! », dit-elle de sa première expérience sexuelle avec des femmes. La réalité sexuelle des femmes lui donne envie de rire, car ces femmes déclenchent de forts sentiments ; mais celle des hommes, elle la ridiculise à l'instar de ce qui s'est passé pour elle dans les jeux de docteur avec ses frères, avides de la voir nue et de la toucher entre les jambes : « Cela ne l'avait pas impressionnée, pas plus que le petit bout de viande qu'ils avaient en plus. En fait, cela n'avait fait que l'angoisser et la rendre honteuse, elle avait cherché à remettre ses habits au plus vite. » Cela résonne avec Lacan quand il dit : « C'est dans la fonction où l'objet sexuel file vers la pente de la réalité et se présente comme un paquet de viande que surgit cette forme de déssexualisation manifeste qui elle s'appelle chez l'hystérique, réaction de dégoût²⁶. » Elle raille à son insu son mari, « car elle raconte à qui veut l'entendre qu'il lui reste au moins le choix du moment où elle peut jouer la comédie qui le ridiculise depuis plusieurs années ». Au moment de la rupture avec lui, elle lui renvoie sa stupidité : « Il ne s'est pas aperçu qu'elle n'éprouve aucun plaisir [...] elle a même horreur de ça. »

26. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 157.

Son « dégoût » a un support organique : l'odorat

Il apparaît discrètement : les « vapeurs toxiques » du volcan imprévisible qu'est sa mère ; l'intimidation des « effluves qui montent des oreillers de sa mère ou qui lui arrivent de sa coiffeuse » ; le baiser sur les naseaux de son cheval qui sentent si bon ; le parfum de Léonie qu'elle hume, Léonie que l'on désigne d'ailleurs du nom de « cocotte » ; le dégoût de l'odeur du premier baiser d'un homme – « elle se rappelle cette langue dans sa bouche, cette haleine forte et brûlante [...] elle est prise de dégoût devant cette bestialité »...

Le nez. Un orifice ouvert qui la rend sensible aux fragrances et aux pestilences du monde...

Juliette, la chanteuse, nous en parle dans une très belle chanson sur l'amour :

« [...] voici qu'au milieu des bouquets
de douces fleurs et de bonbons
s'offre à mon nez inquiet
une trouble exhalaison
c'est l'odeur animale
de l'humaine condition [...]
toute votre âme sur l'oreiller. »

Freud aurait-il sous-estimé la pulsion olfactive ? Pourtant, dans l'Homme aux rats, il se demande « si l'atrophie de l'odorat chez l'homme, consécutive à la station debout, et le refoulement organique du plaisir olfactif qui en résulte, ne joueraient pas un grand rôle dans la faculté de l'homme d'acquiescer des névroses. On comprendrait ainsi qu'à mesure que s'élevait la civilisation de l'humanité, ce fût précisément la sexualité qui dût faire les frais du refoulement. Car l'on sait depuis longtemps combien est étroitement lié, dans l'organisation animale, l'instinct sexuel à l'odorat. » Dans une lettre à Fliess²⁷, il dit encore : « La station debout acquise, le nez se trouva alors loin du sol, et dans le même temps, un certain nombre de ce qui était autrefois des sensations intéressantes liées à la terre devinrent répugnantes » « De même que nous détournons avec dégoût notre organe sensoriel (tête et nez) devant les objets puants, de même le préconscient et notre compréhension consciente se détournent du souvenir. C'est là ce qu'on nomme refoulement. »

Le nez, l'odorat, les mauvaises et les bonnes odeurs nous relie au monde animal. Mais l'homme fait des symptômes. C'est avec le symptôme, ici de dégoût, d'aversion, de répulsion, que *das Ding* est appréhendable comme mauvais²⁸. Le symptôme

27. Freud à Fliess, dans la lettre 75, datée du 14 novembre 1897.

28. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XII, L'éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 90.

de dégoût signe le retour de ce qui aurait été refoulé : la trop grande sexualisation de la mère, le désir de la mère.

La jouissance de Sidonie Csillag est Autre...

Elle ne met pas en jeu les orifices érogènes et les objets partiels référés à la négativation phallique, – φ . Avec son futur mari, ce qu'elle trouve agréable, ce sont les caresses sur les jambes : « Les jambes sont neutres [...] ce ne sont pas des cibles possibles pour les attaques érotiques. » En revanche, de la pénétration elle dira : « Tout ceci n'a manifestement rien à voir avec l'amour. Une opération sans narcose ne peut être pire. »

La pure jouissance est celle qui s'impose à elle un jour où, endormie dans le train, « elle sent soudain une main sur son genou [...] : un pur plaisir [...] elle tient les yeux fermés [...] elle ne veut pas voir à qui appartient cette main, ni ne désire qu'elle fasse d'autres mouvements, elle souhaite seulement que ce sentiment de bonheur ne prenne jamais fin ». Une jouissance hors bord, inconnue, inattendue, non préméditée, non polluée par les sentiments d'un petit autre semblable. Une jouissance évidente, indicible même auprès de son aimée qui ne peut comprendre. Une jouissance pure, nettoyée de la jouissance de l'Autre, non crochetée à l'Autre, qui fait un pied de nez à la jouissance phallique, dérisoire, ennuyeuse, connue, trompeuse.

Mais pourquoi ce tourment ?

Innocence avec l'amour pur ? Ou culpabilité avec le dégoût ? Sublimation et dégoût déssexualisent l'objet ; se sentirait-elle coupable de la non-réalisation de l'acte sexuel ? coupable de son symptôme ? « C'est avec Vjera qu'il aurait fallu se débarrasser des conventions inculquées pour s'adonner à l'amour », dit-elle.

Pourquoi suis-je devenue ainsi ? Beaucoup de jouissance lui est restée inaccessible ; « à cause de ma mère », dira-t-elle. Consentir à l'acte sexuel demanderait-il d'en passer par la représentation de l'inceste avec la mère ? Par la possibilité de penser le matricide maternel ? Le dégoût comme barrière contre l'inceste marquerait une trop grande sexualisation de la mère. Il aurait fallu un père suffisamment désirant à son égard pour effectuer cette traversée de l'impur. Porter la question sur le symptôme, « pourquoi cette aversion ? », aurait-il donné quelque chance à son amour pour Vjera ?

Nouages

Comment nouer le symptôme de dégoût, la douleur et l'acting out au regard de leurs avancées résolutive, le dégoût du symptôme prenant valeur de position éthique dans un refus de la sexualité, la douleur non anesthésiée s'inversant en saudade et

faisant le choix de la diversion psychique dans l'agir, l'acting out s'affirmant dans la geste courtoise avec ses lettres d'amour ?

Allouch, dans *Ombre de ton chien*, se demande quel est l'objet *a* de Sidonie Csillag dans le passage à l'acte de sa première tentative de suicide. Ce n'est pas là où Lacan le situe, dit-il. C'est la voix (le « je voudrais que tout le monde sache mais... », le mais du père, qui a précédé sa première tentative de suicide) et non le regard. Le parcours de Sidonie Csillag dénote une modification de la place du sujet dans le circuit de la pulsion invocante (entendre/appeler, être entendue/être appelée, se faire entendre/se faire appeler).

Le symptôme de répulsion sexuelle qui se forme avec le dégoût pour la mère marque une séparation, une distance prise avec le désir pour la mère. La jeune homosexuelle ne s'en plaint pas. Freud parle de symptomatologie muette ; le symptôme n'est pas adressé, il n'appelle pas l'Autre. À la place du symptôme vient la douleur d'être mal aimée par la mère, de ce qui ne se fait pas avec l'Autre. L'Autre de la douleur mis en place de rien (« rien ne se passe avec lui ») masque le premier choix symptomatique du sujet. La douleur de l'amour laisse le sujet sans voix ; elle est un appel vain à l'Autre qui ne répond pas.

La solution à sa douleur est dans l'agir de l'acting out. Plus rien n'est à attendre du père qui vient de faire un enfant à la mère. L'acting out vient à la place d'une parole ; c'est une parole qui se montre : « Voilà comment on aime. » L'acting out convoque le registre scopique alors que c'est un message qui veut se faire entendre. Une sorte de trompe-l'œil, de trompe-l'oreille qui aurait la structure d'un démenti de la parole. L'acting out, sans être un appel à l'Autre, est orienté par l'Autre, un Autre à défier, à provoquer.

La conduite publique de la jeune homosexuelle effectivement blesse le père ; il vocifère. Rien n'y fait. Jusqu'au jour où il croise sa fille aux bras de sa dame. La voit-il ou ne la voit-il pas ? Peu importe. Version père, l'acting out le laisse sans voix ; il ne peut que jeter un regard furieux. Un regard qui dit. Une sorte de cri muet. Version fille²⁹, ce regard, même s'il n'est pas advenu, est craint ; dès qu'elle aperçoit le père, elle s'enfuit. C'est un regard surmoïque. Le surmoi n'est autre que la voix incorporée du père primitif, le rôle du père que l'on vient de tuer et que le shofar au son si troublant par sa tonalité de douleur et de jouissance empêche d'oublier.

Un destin de l'acting out, c'est le passage à l'acte. Il amènera un père démuni chez Freud qui lui aussi sera démuni par la conduite de défi de la jeune homosexuelle. Qu'est-ce qui donc démunit ces pères ? Qu'est-ce que l'acting out donne à voir ?

29. Cf. l'article déjà cité « Saudade ou la jeune homosexuelle ».

La demande muette de la jeune fille à Freud sera : « Dites à mon père que je suis innocente, ça le rassurera. » Le « je suis innocente » répondrait au « tu es coupable » incorporé de la voix du surmoi. La jeune homosexuelle a été récepteur d'une loi, a entendu ce cri du père, là depuis toujours. Le symptôme de dégoût de la mère, réponse à un trop grand goût pour elle, ne redouble-t-il pas cette interdiction incorporée du père au regard de laquelle le sujet est toujours coupable ? Dans la demande muette à Freud s'entend aussi l'impossibilité de « se faire entendre » du père. Sidonie Csillag suppose à Freud un savoir sur son désir. Mais Freud ne dira pas à son père son innocence ; à charge à elle de le dire. L'agir de Freud en arrêtant le traitement aurait-il fait coupure, interprétation ?

Déjà là avant d'aller voir Freud, son premier geste courtois pris dans l'acting out s'affirme. Sidonie Csillag réinvente l'amour courtois jusqu'à trouver son modèle dans l'amour chien. Cette invention donne-t-elle une valeur de sinthome à sa geste courtoise ?

Dans sa correspondance avec Kurt Eissler, qui ne sera publiée qu'en 2049 selon son vœu, elle continue le dialogue avec Freud, avec l'Autre du savoir analytique. Mais le « se faire entendre » est pris dans ce lien secret de défi à Freud, dans une volonté de se faire entendre d'un seul, tout en invocant un Autre absent, la communauté analytique, qui ne l'entendra qu'au-delà de la mort.

Les poèmes, les lettres d'amour sont au cœur de sa geste courtoise. Et avec Monique elle commence à dire sa leçon d'amour si particulière ; elle tente de « se faire entendre », mais cela reste lettre morte.

Avec ses deux amies biographes, elle est dans la transmission orale, vivante. Elle « se fait entendre » et « est entendue » dans une rencontre, autour d'une place vide dégagée de toute demande, de tout défi ; elle donne de la voix sans être encombrée de la voix surmoïque paternelle. Faut-il pour cela accepter la perte : qu'est-ce que ses deux biographes entendront ? transmettront ?

Le pulsionnel en jeu dans la symptomatologie muette, dans la douleur muette et dans la monstration muette de l'acting out a trouvé son objet, la voix... qu'elle fait entendre, *via* ses deux biographes. Allouch souligne que le support pulsionnel de la « chiennerie de l'amour » n'est rien d'autre que la « pulsion invocante », « ces rôles » de Vjera qu'elle ne supportait que grâce à ses sentiments amoureux.

La chanteuse Juliette est inspirante, encore une fois, pour invoquer le père :

« J'avais une boîte, un' boîte en fer blanc, coffre de pirate, rempli de diamants
c'était mon trésor, quand j'étais petite [...].

Mon père musicien, dans les musicals, les PROJOS éteints, trouvaient ces babioles

emmêlées de plumes, c'était el dorado, tombé des costumes, des girls du lido après la folie, des cancons des valse, où pleuvaient sur lui, des perles et des strass un père magicien, faisait pour sa fille, un somptueux butin, de ces pacotilles [...]. Mais mon père avait laissé autre chose, caché en secret, dans ma boîte close un présent plus fort, que quelques diamants [...]
 la lumière d'or, sur la scène nue, l'envers du décor, quand on est d'la revue l'odeur, la poussière, et les loges tristes, l'envie singulière, de faire l'artiste.
 Et si j'ai perdu ma boît' en fer-blanc, un jour inconnu, il y a longtemps voici qu'à mon tour, je trouv' et ramasse, des perles à cour, un jardin des strass...
 Sur les vieilles planches, le rideau qui frôle, quand ma voix s'épanche, dans le musical, vos yeux magiciens, refont pour sa fille, des bijoux anciens, de ces pacotilles [...]. »

Sidonie Csillag a aimé son père, et lui qui voulait la changer au nom de sa réputation et des convenances de pacotille un jour n'a plus eu le choix que de l'aimer... N'est-il pas à l'origine de sa leçon d'amour : « Aimer, c'est aimer comme un chien », en toute innocence ? Leçon d'amour parvenue jusqu'à nous au-delà de sa mort.

L'analyse avec Freud

Elle commence avec la demande d'un père, la geste courtoise de la jeune fille (la révérence et le baisemain) et l'unique sourire de Freud. Elle finit avec la décision de Freud d'arrêter et de l'envoyer vers une femme, le soulagement de la jeune fille et cette petite phrase inoubliable pour Sidonie Csillag mais que Freud tait : « Vous avez des yeux si rusés... Je n'aimerais pas vous rencontrer dans la vie en tant que votre ennemi. »

Furent-ils ennemis dans la cure ?

Freud note à propos de la jeune homosexuelle³⁰ : « Elle était très coopérante du point de vue intellectuel, mais sans se départir de sa tranquillité d'âme. Un jour que je lui expliquais un point de théorie particulièrement intéressant et qui la concernait de très près, elle me fit cette répartie “ah ! mais c'est très intéressant !” telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents. » C'est la seule parole de la jeune homosexuelle qu'il rapportera ! Tout le reste du cas concerne sa construction théorique. Serait-ce en ce point qu'il aurait trouvé son ennemi ? Un ennemi qui banalise sa théorie et qui ridiculise son sérieux de maître ?

Freud mit un terme au traitement – la laissa tomber, selon Lacan – en lien avec le transfert : son radical refus de l'homme qu'elle transféra sur lui, sa rancœur

30. S. Freud, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », dans *Névrose, psychose et perversion*, op. cit.

rendant vains tous les efforts du praticien et se satisfaisant auprès du médecin, sa position à l'égard de son père firent prendre à Freud la décision de l'arrêt. Transfert très particulier par ailleurs : rien qui ressemblât à un transfert sur le médecin ne s'était produit, dit-il. Son analyse ressemblait à un traitement hypnotique, où la résistance se replie jusqu'à un point où elle reste invincible. Autre caractéristique de l'ennemi, il n'y a pas d'amour de transfert ! Elle aurait touché la position paternelle de Freud.

Quant à Sidonie Csillag, pendant la cure, elle s'ennuie, ne sait pas quoi dire, si bien que c'est Freud qui pose des questions – dérangeantes et affirmant des choses incroyables. Elle évite de parler de Léonie, ne se souvient pas de ses rêves malgré l'insistance de Freud. L'interprétation de Freud : « Vous auriez aimé avoir un enfant de votre père et comme c'est votre mère qui l'a eu, vous les haïssez tous les deux et c'est pour ça que vous vous détournez des hommes » la blessera, la rendra furieuse, mais elle ne lui en dira rien. En revanche, à Léonie elle dira : « C'est un goujat, un type détestable. Il a l'imagination la plus dégoûtante que l'on puisse avoir [...]. Il doit pourtant savoir maintenant que je suis innocente comme un enfant de cinq ans. » À la fin de sa vie, Sidonie Csillag se rappelle le professeur Freud : « Elle éprouve une joie maligne en pensant qu'avec elle, il avait perdu son latin. C'était un crétin, elle n'en démordra pas. » Pour elle, Freud n'est pas un ennemi ; il n'est pas antipathique, dit-elle. Ce fut plutôt un maître avec lequel elle ruse, voire qu'elle ridiculise de manière voilée en sa présence et de manière ostentatoire dans la complicité avec d'autres femmes.

Freud en effet semble y avoir perdu son latin. L'écriture du cas en témoigne. La situation le met mal à l'aise, car elle se présente défavorablement ; il en déploie toutes les raisons – elle est commanditée par le père, la jeune fille n'a pas de plaintes, n'est pas malade, la suppression de l'inversion est impossible –, mais il décide cependant de prendre la jeune homosexuelle en cure.

Il parle de cure, d'analyse mais en même temps d'étude du cas afin de se prononcer sur les chances d'efficacité de l'analyse. L'analyse s'est terminée tout au début de la deuxième phase, dit-il ; la première est celle où le médecin acquiert des connaissances sur le cas et propose sa construction sur la genèse du mal au patient ; dans la seconde, le patient s'empare du matériau fourni, le travaille, se souvient, fait revenir le refoulé, surmonte les résistances et se rend indépendant de l'autorité médicale.

Il pense avoir reconnu l'histoire psychique « presque sans lacunes » et avec une « pleine certitude », avoir eu une « pleine confirmation de ses constructions », mais plus tard il dira que cette anamnèse est « bien maigre » et « peu digne de confiance ». Il analyse longuement la raison de l'inversion sexuelle en lien avec la déception de n'avoir pas eu un enfant du père, pour dire ensuite qu'il s'agissait là d'un cas d'homosexualité congénitale qui ne s'est fixée et manifestée qu'à l'époque postpubertaire.

De même en ce qui concerne une série de rêves, il écrit : « Le matériel analytique de la série de rêves était si digne de confiance qu'il peut lui garantir une certitude objective [...] une série de rêves [...] qui étaient faciles à traduire sans risque d'erreur. » Pourtant, il ne rapporte rien de ces rêves.

Il reprend les rêves auprès de la jeune homosexuelle : « Vous voulez me tromper. » Il donne la prévalence à la motion préconsciente – le désir de tromper – sur la motion inconsciente refoulée – le désir de plaire. Il casse le transfert imaginaire en intervenant à son niveau seulement, au lieu de s'attacher au contenu du rêve et donc au transfert symbolique, comme Lacan le commente.

Cet embarras dans l'écriture du cas ne dit-il pas sa pointe aveugle, sa relation à la question du père et son rapport à la féminité, lui qui est interpellé par l'orientation homosexuelle de sa fille ? Ne touche-t-il pas son insatisfaction ?

L'insatisfaction de Freud

Il me semble que l'insatisfaction de Freud se dit, avec son envers, dans ce passage : « Une seule fois se produit quand même dans cette analyse quelque chose que je pouvais appeler comme un transfert positif, un renouvellement extraordinairement émoussé de l'amour que la jeune fille portait à son père. La jeune fille me produit une série de rêves qui étaient faciles à traduire sans risque d'erreur [...] mais je m'aperçus que c'était des rêves de complaisance mensongers qui allaient provoquer du désarroi dans la communauté analytique. Alors notre inconscient lui aussi peut mentir ! » L'insatisfaction de Freud concernerait son désir de père trompé, son désir de maître mis en danger auprès de ses collègues, la dignité de l'inconscient risquant d'être bafouée ! « Il ne peut donc être question d'ôter sa dignité à l'inconscient, d'ébranler la confiance dans les résultats de notre analyse », écrit-il... après avoir analysé la tromperie du rêve.

Et pourtant...

Sidonie Csillag a lu son cas écrit par Freud en 1920. Sa correspondance secrète avec Kurt Eissler et cette biographie sont à entendre comme une continuité du transfert à Freud et à la psychanalyse.

Dans ce livre, de nombreux points ne s'adressent-ils pas dans un défi à Freud ? Des rêves dignes de confiance, elle dira qu'elle les a fabriqués de toutes pièces en se servant des rencontres avec Léonie ; mais elle ne dira rien de ce rêve avouant sa nostalgie d'être aimée par un homme et d'avoir des enfants ; Freud ne l'a pourtant pas inventé ! Des organes génitaux de ses frères qui selon Freud lui auraient fait forte impression, elle se dira « pas impressionnée par ce petit bout de viande ». Du jeune

frère sur lequel Freud se serait acharné, elle ne lui aurait dit qu'une seule chose : « Il sent mauvais et fait dans sa culotte. » De la tentative de suicide, elle donnera une version détaillée différente de celle de Freud ; elle ne parlera pas du tout du regard furieux du père mais d'un « il ne m'a pas vue ».

Pourtant, pendant la cure, Sidonie Csillag dit que les questions de Freud l'ont rendue sensible à l'histoire de ses parents, à ce qui se passait avec eux et ses frères, sensible au « futile préoccupant ». Freud écrit qu'elle n'aurait rien remarqué sur les fragments importants de sa vie amoureuse ; elle ne sent que peu de choses des sensations de cette énamoration intense, ne soupçonne pas ce qui a provoqué la passion soudaine, l'énamoration intense pour la dame. Sidonie Csillag ne lui parlait pas de Léonie, mais ce jugement de Freud n'aurait-il pas contribué à cette grande ouverture au monde sensible dont toute sa vie témoigne ?

Freud était préoccupé par sa question : qu'est-ce qu'un père ? Qu'a-t-il donc fait pour que sa fille soit homosexuelle et se détourne des hommes, et donc de lui comme homme ? Il est passé à côté de la douleur si discrète – la douleur serait-elle à conjuguer au féminin ? –, à côté de son symptôme d'aversion, à côté de sa geste courtoise. Mais je tiens pour important ce premier moment de la rencontre avec Freud : son sourire au baisemain, recouvert aussitôt par son refus. Un sourire d'homme qui consent à n'être « pas tout » père. Un bref instant, il a manifesté de la joie et non de la jouissance. Le désir d'amour pur a été par lui un bref instant reconnu.

Je souscris à ce que dit Allouch : Sidonie Csillag a fait son analyse à l'envers avec Freud. Elle savait que son innocence, Freud la savait. Allouch ne voit pas d'autre motif plus décisif à cette correspondance avec Kurt Eissler, un avatar de Freud. Avec la publication de ces lettres en 2049, la communauté analytique rejoindrait le sourire inaugural de Freud, dit-il.

Mais c'est en 2003, avec ce livre, qu'elle effectue le bouclage de son analyse, grâce à la complicité de ses deux biographes, ses deux « passeuses » pourrait-on dire, et dont le lien avec Sidonie Csillag s'est tissé grâce à Freud. C'est parce qu'elle était la jeune homosexuelle qu'elle a été entendue et qu'elles ont pu nous faire parvenir sa leçon d'amour mise en acte dans sa vie.

Freud lui aurait laissé un présent plus fort que quelques diamants... l'envie singulière de se faire entendre pour nous faire sourire, et nos sourires refont pour sa patiente des bijoux anciens de ces pacotilles.